

UNE CENTENAIRE ENTRE GUERRES ET VOYAGES

Aînée d'une famille nombreuse, Anne Ackermann a quitté l'école très tôt. De Lyon à Paris, en passant par la Bretagne, cette centenaire se targue de connaître "toute la France".

Robe rose, gilet de laine sur les épaules, foulard bleu ciel, cheveux peignés avec soin, Anne Ackermann tient dans sa main une photo d'elle, jeune. «Vous voyez, explique-t-elle, je suis vieille maintenant.»

Dans sa chambre, des photos aux murs, des fleurs sur une coiffeuse en bois vieilli et un déambulateur. D'une voix tendre et rieuse, Anne se tourne vers son petit-fils, Vincent, pour lui demander un verre d'eau. «J'ai toujours été la première et la dernière du village, lance-t-elle. J'étais la première d'une famille de huit enfants, et je suis toujours en vie.» Cette Alsacienne au sourire joyeux a 101 ans. Et dans sa tête, les souvenirs sont intacts.

Anne a traversé les âges et les époques ; alors, sans le vouloir, elle est devenue un témoin de l'histoire de l'Alsace. Terre fertile, cette région s'est retrouvée au cœur des conflits franco-allemands. Le siècle dernier, par exemple, la langue officielle a changé quatre fois. «Je suis née Allemande, explique-t-elle, et je suis devenue Française, puis de nouveau Allemande. Aujourd'hui, je suis Française et Alsacienne.»

Née à Hindlingen, un petit village du Sud alsacien, Anne Ackermann a peu de souvenirs de la Première Guerre mondiale. Occupé par l'armée française dès 1914, son bourg est évacué en 1916 pour éviter les bombardements allemands. «On a tout abandonné, notre village et notre langue, pour partir côté français dans un endroit où nous ne connaissons pas grand monde.» Hébergée chez sa tante, avec sa mère, à Phaffans dans le Territoire de Belfort, Anne est alors inscrite dans une école française.

UNE RÉGION, TROIS LANGUES

Mais voilà, les années passent et la guerre se termine. Dans l'espoir d'y retrouver leurs

« À cause de la guerre, mon père et moi ne parlions plus la même langue

proches et leur maison, la famille retourne au village, en 1919. C'est la désillusion. La maison a été détruite et pillée. Et quand Anne retrouve son père, l'année d'après, le désenchantement continue. «J'étais heureuse de le revoir, malgré ses joues creusées et ses yeux tristes, mais nous ne pouvions plus rien nous dire. Mon père ne parlait pas français, et moi pas allemand. À cause de la guerre, nous ne parlions plus la même langue.»

Alors Anne apprend l'alsacien, puis l'allemand, ce qui ne l'empêche pas de remporter un grand prix de français en 1925: «Mes parents ne parlaient pas un mot de français. Il fallait que je me défende, que je lise et que je gagne ce prix pour montrer à tous que j'étais comme eux, Française.»

À 13 ans, elle arrête l'école, «comme c'était de coutume à l'époque», sculigne-t-elle. Aînée d'une famille nombreuse, elle doit désormais prendre le chemin du travail pour nourrir toutes ces bouches. «Mais pas question d'aller à l'usine, explique-t-elle. J'ai préféré faire la bonne à tout faire, c'était plus digne.»

Alors, Anne passe de famille en famille. D'abord dans la région, à Belfort, où on la traite de «sale boche», puis à Lyon où elle travaille pour la famille Gattfossé, qui possède une usine d'aromathérapie. Le courant passe bien, la famille la paie 100 francs par mois. Deux ans plus tard, elle s'envole pour Paris, et sert un amiral qui vit seul. «Il n'était pas là souvent, mais quand il rentrait, nous devions lui chauffer son appartement. Nous, on se collait aux murs pour avoir un peu de chaleur.» Cet amiral, dont elle refuse de donner

le nom, vivait boulevard Saint-Germain. Alors, la jeune campagnarde s'amuse à jouer à la «grande dame», en faisant les courses sur les grands boulevards. «Une fois je suis même allée à Versailles. Quand on a vu ça, et qu'on rentre après dans une chambre au sixième, sous les combles, on a des paillettes plein les yeux, mais la réalité reprend vite le dessus.»

DÉBROUILLE ET TRAVAIL AU NOIR

Les années défilent et les patrons aussi, elle retourne à Lyon, puis Nancy, Mulhouse et la Bretagne. En 1937, elle rencontre celui qui deviendra deux ans plus tard son mari, Ernest. De leur rencontre, elle ne dit pas un mot. Même son petit-fils avoue qu'elle est toujours restée très évasive sur le sujet.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1939, elle l'épouse contre l'avis de son père. De lui, elle aura trois enfants, mais seule l'un d'entre eux survivra à l'accouchement : Simone. La famille d'Anne lui tourne alors le dos.

La même année, l'Allemagne envahit la Pologne et la France entre en guerre. Un an plus tard, l'Alsace redevient allemande. De nombreux Alsaciens et Mosellans vont alors être enrôlés de force côté germanique. 140000 «Malgré-nous» ont été ainsi envoyés sur le front de l'Est.

C'est à cette époque qu'Anne, son mari et leur bébé arrivent à Seppois-le-Bas, dans le Haut-Rhin. Mais, pas assez prudent, Ernest est emprisonné à Mulhouse pour avoir écrit une lettre en français. A sa sortie, il fuit vers la Suisse pour ne pas aller se battre du côté allemand.

Anne se retrouve seule avec sa fille. Sans homme à la maison, à une époque encore très patriarcale, elle est sans cesse «embêtée par les Allemands». Ses mots resteront vagues, mais sur son visage une grimace apparaît.

LES DATES CLÉ

19 mars 1913 : Naissance à Hindlingen, aînée d'une famille de huit enfants

Février 1916 : Les habitants sont évacués à Phaffans, elle commence l'école française

Automne 1914 : Hindlingen, le village natal d'Anne, est occupé par l'armée française. À cette époque, l'Alsace est allemande

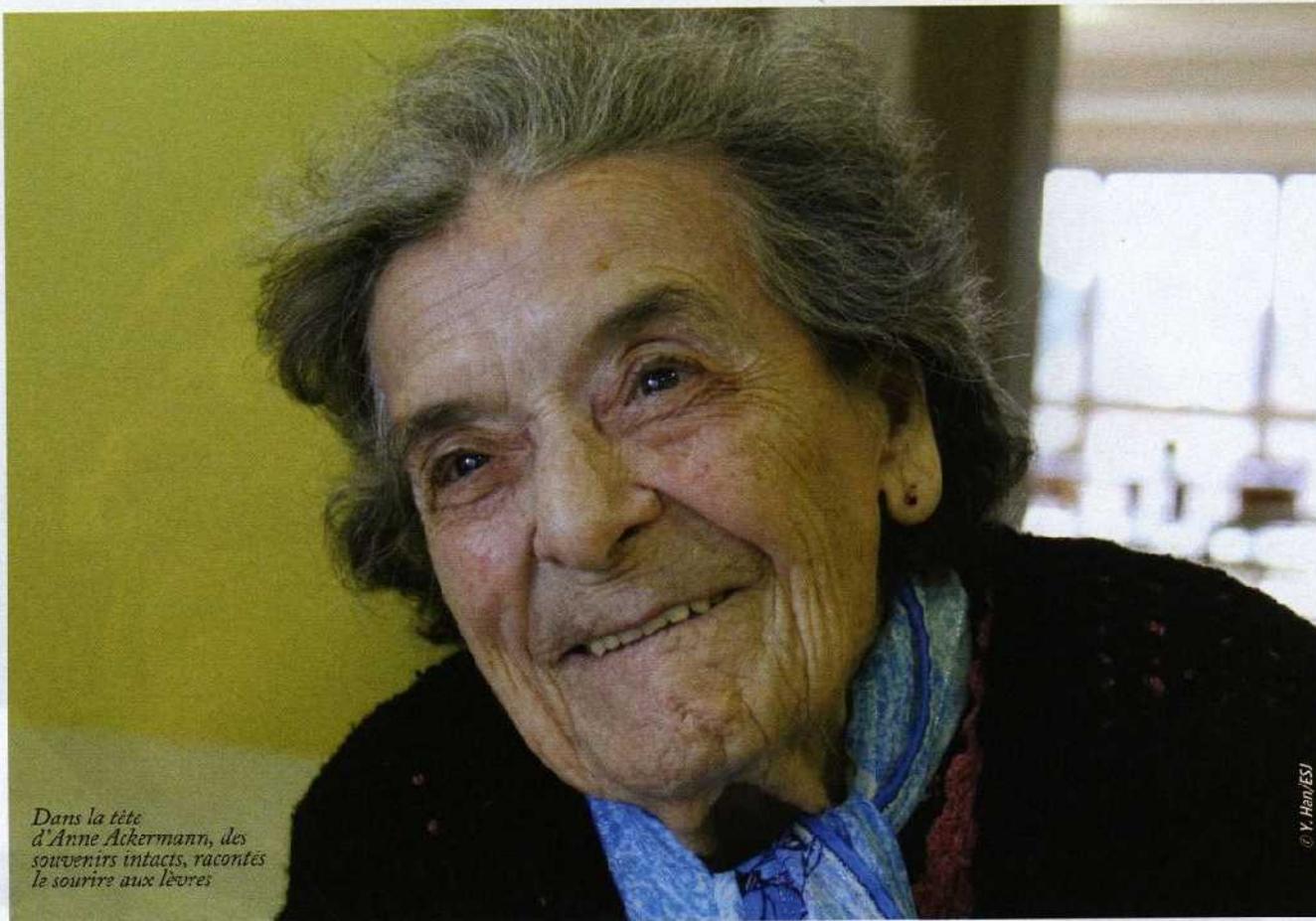
1919 : Retour à Hindlingen

1926 : Elle quitte l'école à 13 ans et commence à travailler



À 13 ans, Anne fait sa communion et quitte l'école peu après

1937 : Rencontre avec celui qui deviendra son futur mari, Ernest Ackermann.



Dans la tête d'Anne Ackermann, des souvenirs intacts, racontés le sourire aux lèvres

© Y. Hen/ESJ

À cette époque, l'Allemagne déportait les familles des évadés dans des camps de prisonniers. Alors, par crainte, Anne gardait une valise prête et sa charrette pour fuir au besoin. Et quand les Allemands venaient lui demander où était son mari, elle répondait : «Je n'en sais rien, je pensais qu'il était avec vous.»

Entre débrouille et travail au noir, la jeune maman cherchait à nourrir sa petite comme elle pouvait.

Les Allemands réquisitionnaient tout ce qu'ils pouvaient, alors pour gagner un peu

menent à reprendre la ville. «Quand je suis sortie de la messe, j'ai vu des corps partout sur les routes, un char français avait brûlé et il fumait encore.» Sans réfléchir, Anne attrape sa fille et sa valise et se réfugie dans une cave, deux maisons plus loin. Une semaine plus tard, elle redevient Française.

Après les guerres et le retour de son mari, la vie reprend son train-train. Lui devient conducteur de bus pour le ramassage scolaire et travaille dans une usine à Delle, dans le Territoire de Belfort. Elle se concentre désormais sur l'éducation de sa fille.

UN PASSEPORT POUR LE CIEL

Un an plus tard, le 29 avril 1945, Anne peut voter pour la première fois. Mais cette évolution des mentalités ne change pas grand-chose à sa vie. «Un beau jour, on y a été, après la messe, et on votait ce que le mari nous disait. Dans mon village, nous n'avons pas vécu ça comme quelque chose d'exceptionnel. Pour nous c'était juste une sortie, après la messe

on allait poser notre bulletin dans l'urne et on rentrait.»

En 1969, alors que la France se remet de la révolte étudiante parisienne, Anne perd son mari. «Il est mort jeune, en tombant d'un cerisier. Ça a été très difficile. Et depuis, je suis restée seule et, ma foi, j'ai vieilli.»

Alors pour oublier cette solitude, Anne se remet à voyager. Pendant dix ans, elle parcourt la France soit lors de voyages organisés par l'usine, soit avec l'ancienne famille lyonnaise avec qui elle est toujours restée en contact.

Mais le poids des années a commencé à se faire sentir. En 2001, elle entre dans une maison de retraite, avant d'être transférée dans une unité médicalisée. Le regard plongé dans le vide, les mains posées sur la table, Anne lance, comme pour finir : «Maintenant, je n'ai besoin que d'un passeport pour le ciel.»

É. HERVÉ

J'ai vu des corps partout sur les routes

d'argent elle allait vendre des produits de la ferme aux familles aisées de Mulhouse. Le 19 novembre 1944, les combats s'intensifient dans la région. Des soldats français com-



En 1937, rencontre avec Ernest qui deviendra son mari deux ans plus tard

1939 : Anne et Ernest se marient. Naissance de leur fille, Simone. La Seconde Guerre mondiale est déclarée

1940 : Son mari est emprisonné, après avoir écrit une lettre en français. Libéré, il fuit vers la Suisse



Rejetée par les siens, Anne crée sa propre famille dans les années 1940

19 novembre 1944 : Libération du village, elle passe une semaine dans une cave avec sa fille pour se protéger de la contre-offensive allemande

1969 : Son mari décède

2001 : Anne rejoint une maison de retraite

19 mars 2013 : Anne fête ses 100 ans